

25  
M. Tournon  
G. B. 1410  
Case  
FRC  
13887

---

C H A R L E S  
B A R B A R O U X,  
D E M A R S E I L L E,

*Député par le département des Bouches-du-Rhône  
à la Convention nationale,*

AUX CITOYENS DE MARSEILLE.

---

M A R S E I L L A I S,

AU milieu des nouvelles persécutions, dont je m'honore d'être la victime, je n'ai pu répondre aux témoignages d'estime que vous m'avez donnés. Ma réponse est dans mes actions: c'est en combattant la nouvelle tyrannie qui s'est élevée dans Paris; c'est en portant dans les départemens, où j'ai pu pénétrer, la statue brisée de la liberté; c'est en ralliant les Français autour d'elle pour la relever; c'est en la couvrant de mon corps, et en mourant pour elle, que je suis, que je serai digne de vous.

Hélas! elles se sont accomplies toutes mes fatales prédictions: Nous sommes livrés aux puissances étrangères par les hommes que j'ai constamment dévoués, et qui m'ont aussi constamment persécuté. Il existe

à Paris un comité formé par Calonne, et composé d'étrangers. C'est lui qui, coalisé avec les dictateurs de Paris et ses infidèles magistrats, commande ou appaise les révoltes contre la représentation nationale; dirige les bureaux de la guerre et de la marine; dévore nos finances; anéantit par l'agiotage le crédit public; détruit, par des mesures scélérates, la masse de nos subsistances; spéculé enfin sur les fournitures de nos armées, et les laisse constamment manquer de tout, tandis que nous dépensons pour la guerre cinq cent millions par mois. L'existence de ce comité des puissances étrangères au milieu de Paris, n'est plus un problème. Tous les individus qui le composent sont connus: l'un d'eux, le comte de Gusman, Espagnol, distribuoit des assignats de 5 livres aux soldats qui assiégeoient la Convention nationale le 2 juin, en présence même des représentans du peuple repoussés par les bayonnettes du commandant Henriot, et par les boulets qu'on rougissoit sur la place de la Révolution. Proli, fils naturel du prince de Kaunitz, ministre de l'empereur; Barrou, intime ami de Calonne; Desfieux, jadis vendu au tyran, ainsi qu'il résulte des pièces trouvées aux Tuileries dans l'armoire de fer; Loys, dont le frère opéra la révolution d'Arles; Hassenfratz, premier commis de Pache pendant son exécrationnable ministère; Pio, jadis secrétaire d'un ambassadeur de Naples à la cour de France: tels sont les autres membres de ce comité; et voilà les hommes qui, avec Marat, Danton, Robespierre et Lacroix, trahissent et dévorent la République.

Eh! faut-il d'autres preuves de la coalition des dominateurs de Paris avec les puissances étrangères,

que les évènements de la Vendée? D'abord, on nous cache les forces des rebelles : quelques bataillons devoient les détruire. On nous fait porter une loi de mort, non-seulement contre les chefs des révoltés, mais contre les paysans égarés par ce qui étoit juste, mais contre les paysans égarés par eux, et de cette manière on les pousse au désespoir. On envoie contre eux des bataillons de nouvelle levée, que les rebelles désarment et renvoient, comme celui d'Eure et Loire, qu'on avoit dit écharpé, et qui est retourné presque tout entier dans son département. On retire de l'armée du Nord, déjà trop affoiblie par la trahison de Dumouriez, douze mille hommes, qui sont pris six hommes par compagnies, et qui, par conséquent, forment des bataillons désorganisés et sans force. On place de vieux soldats couverts de haillons à côté de troupes nouvellement habillées, pour exciter entr'eux de funestes divisions. Eh ! qui les commande? C'est Biron ; Biron, la créature, l'ami de Philippe, chargé de réprimer une révolte excitée par l'or de Philippe. Qui les commande ? C'est Santerre, le même qui abandonna les Marseillais dans la journée du 10 août, et alla se faire reconnoître commandant à la ville, au lieu de se battre sur le Carrousel ; Santerre qui vient de livrer aux rebelles Saumur, sa citadelle et quatre-vingts pièces de canon. Et quels sont les agens du conseil exécutif envoyés pour diriger l'action des armées contre ces rebelles ? C'est un nommé Ferthier, qu'un capitaine d'infanterie a fait arrêter aux Sables, en lui disant : « malheureux, le 10 août, tu m'as offert aux Tuileries une cocarde blanche et un poignard », et Ferthier a été mis en liberté par l'ordre de deux autres commissaires !...

C'est un autre scélérat, arrêté à Nantes, et sur lequel on a trouvé un passe-port pour pénétrer dans l'armée des rebelles, et un cachet, aux armes d'Empire, pour leur faire passer sa criminelle correspondance.

Combien d'autres faits je pourrois vous citer ! Mais pour qui donc les trahisons des dominateurs de Paris sont-elles encore un doute ? Pour qui leurs calomnies envers nous ne sont-elles pas usées ? Accapareurs de toutes les places, pour eux ou pour leurs parens, ils nous appeloient intrigans ! nous qui avions fait décréter que les représentans du peuple seroient exclus de toutes les places, pendant six ans. Gorgés d'or, et dans leurs superbes voitures, ils nous accusoient de corruption, nous qui vivions du pain des pauvres, et parcourions les rues en vrais apôtres de la liberté. Fabre Déglatine, dont le frère, vendeur d'orviétan à Commerci, est aujourd'hui colonel à Commerci ; Fabre Déglatine avouoit à Marat, dans le comité de salut public, 12,000 liv. de rente, acquises dans une seule année ; et Brissot restoit trente-six heures à Paris, sous le couteau des assassins, faute d'argent pour son voyage. Danton se marioit et constituoit à sa femme 1,400 mille livres de dot, le même jour où je recevois, pour sortir de Paris, un secours d'argent au nom de Marseille. et de la main de ses commissaires. Marseillais ! voudriez-vous courber votre tête sous la verge de ces vils dominateurs ? César, Cromwel furent des tyrans exécrables ; mais ceux-là sont mille fois plus exécrables encore, qui n'ont d'autre victoire à citer que les assassinats du 2 septembre, d'autres trophées que les dépouilles des mal-

heureux Belges , et d'autres titres à la reconnaissance des peuples que des crimes , et puis encore des crimes.

Savez-vous quel est le but de ces trames dirigées de l'Angleterre par Pitt ? C'est de diviser la France en deux portions ; d'établir au nord une monarchie , sur les cadavres des Normands et des Bretons , et de laisser le midi se constituer un autre gouvernement , qui sans cesse auroit à combattre le gouvernement du nord. Ainsi , la France morcelée cesseroit de peser dans la balance de l'Europe , et nos richesses passeroient avec notre commerce , dans les mains des Anglais. Voyez avec quelle perfidie ils suivent ce système ! Déjà , depuis Machecoul jusqu'à la Sarthe , les rebelles , favorisés par les traîtres , occupent les rives de la Loire ; et , s'il faut en croire les menaces des agens du conseil exécutif , Nantes sera punie d'avoir repoussé la doctrine de Marat ; et en effet les rebelles l'assiègent. Tours , Blois , Orléans , Paris forment la continuation de cette barrière que les dictateurs élèvent entre le nord et le midi. Ces villes sont maratisées , c'est-à-dire , que la terreur , la corruption et les proconsuls y ont comprimé le ressort des âmes honnêtes , et brisé le frein des âmes scélérates. Enfin , depuis Paris jusqu'à la frontière du nord , tout a été disposé pour livrer notre sol aux ennemis. Heureusement Custine commande sur cette frontière..... Ils espéroient donc , les dictateurs de Paris , que les hommes du nord et du midi verroient tranquillement s'élever entr'eux une barrière de séparation ! Racore un moment , et la barrière sera renversée.... Français , levez-vous , et marchez à Paris.

Marchez à Paris , non pour combattre les Parisiens qui vous tendent les bras , mais pour fraterniser avec

eux, mais pour les délivrer de l'oppression de leurs tyrens, mais pour jurer avec eux, avec les hommes du nord l'unité et l'indivisibilité de la République. Bretons, Marseillais, vous avez, le 10 août, sur la place du Carousel, vaincu la tyrannie des rois : c'est-là que le rendez-vous est donné pour vaincre encore la tyrannie des dictateurs.

Marchez à Paris, non pour dissoudre la Convention nationale, mais pour la réunir, mais pour assurer sa liberté, mais pour la rendre respectable comme le peuple qu'elle représente, jusqu'au moment où les assemblées primaires auront nommé des successeurs aux représentans du peuple.

Marchez à Paris, non pour soustraire les députés proscrits au glaive de la loi, mais pour exiger au contraire qu'ils soient jugés par un tribunal national, mais pour faire juger aussi tous les représentans du peuple, tous les ministres, tous les administrateurs de Paris. Il faut que tous les hommes, dont la fortune s'est accrue dans leurs fonctions publiques, restituent ce qu'ils ont volé. Il faut que les assassins soient punis et les dictateurs précipités de la roche tarpeïenne.

Pardon pour les hommes égarés : justice pour les brigands.

Marseillais, je ne vous dis pas de voler au secours de vos frères du nord : déjà vous êtes en marche. La racine du mal est à Paris. Quand le comité des puissances étrangères sera détruit, et la représentation nationale vengée des attentats d'un conseil-général contre-révolutionnaire, les maux de la patrie finiront, parce que les traîtres n'existeront plus. Voyez les souffres qu'ils ont ouverts, et les hommes et les choses

qu'ils ont dévorés. Ils demandent vengeance, le sang de nos frères sacrifiés par leur trahison, et notre marine ruinée, et nos vaisseaux enlevés, et nos finances dilapidées : MARSEILLAIS, le rendez-vous est à Paris.

On m'accusera de vouloir vous soulever ! Oui, je vous soulève; je soulèverai la France entière contre les brigands. Rappelez-vous les jours mémorables de notre première insurrection en 1789, quatre mois avant la prise de la Bastille. Tel je fus alors, tel vous me verrez encore au poste de l'honneur. Décrets d'accusation, poignards, échaffauds, je braverai tout. Deux sentimens seuls embrâsent et consomment mon ame : c'est l'amour de la liberté, et la haine de la tyrannie..... J'y joins un sentiment plus doux, c'est la reconnaissance. Je vous la dois, parce que vous m'avez mis au poste du péril. Je la dois aux habitans de Caen, parce qu'ils m'ont reçu sur leur terre hospitalière, et qu'ils servent bien la patrie. Marseillais, sauvez-la, et que celui-là périsse, maudit du ciel avec toute sa race, qui parlera, écrira, pensera contre la République une et indivisible.

Caen, le 18 juin 1793, l'an 2<sup>e</sup>,  
de la République une et indivisible.

*Signé* BARBAROUX, de Marseille, député  
psr le département des Bouches-du-Rhône  
à la Convention nationale, expulsé, par la  
force, du poste où l'avoit placé la volonté  
du peuple.

(27)

The first thing that I observed  
 when I stepped out of the  
 carriage was the cold  
 air. It was a relief  
 after the heat of the  
 carriage. I felt a  
 shiver run down  
 my spine. The  
 street was empty,  
 and I felt a  
 sense of freedom.  
 I walked for  
 an hour, and  
 the sun was  
 high in the  
 sky. I felt  
 the warmth of  
 the sun on  
 my face. I  
 had never felt  
 like this before.  
 I was in the  
 heart of the  
 city, and I  
 felt like I  
 had been  
 reborn. I was  
 free. I was  
 home.

I had never felt  
 like this before.

The first thing that I observed  
 when I stepped out of the  
 carriage was the cold  
 air. It was a relief  
 after the heat of the  
 carriage. I felt a  
 shiver run down  
 my spine. The  
 street was empty,  
 and I felt a  
 sense of freedom.